

Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs



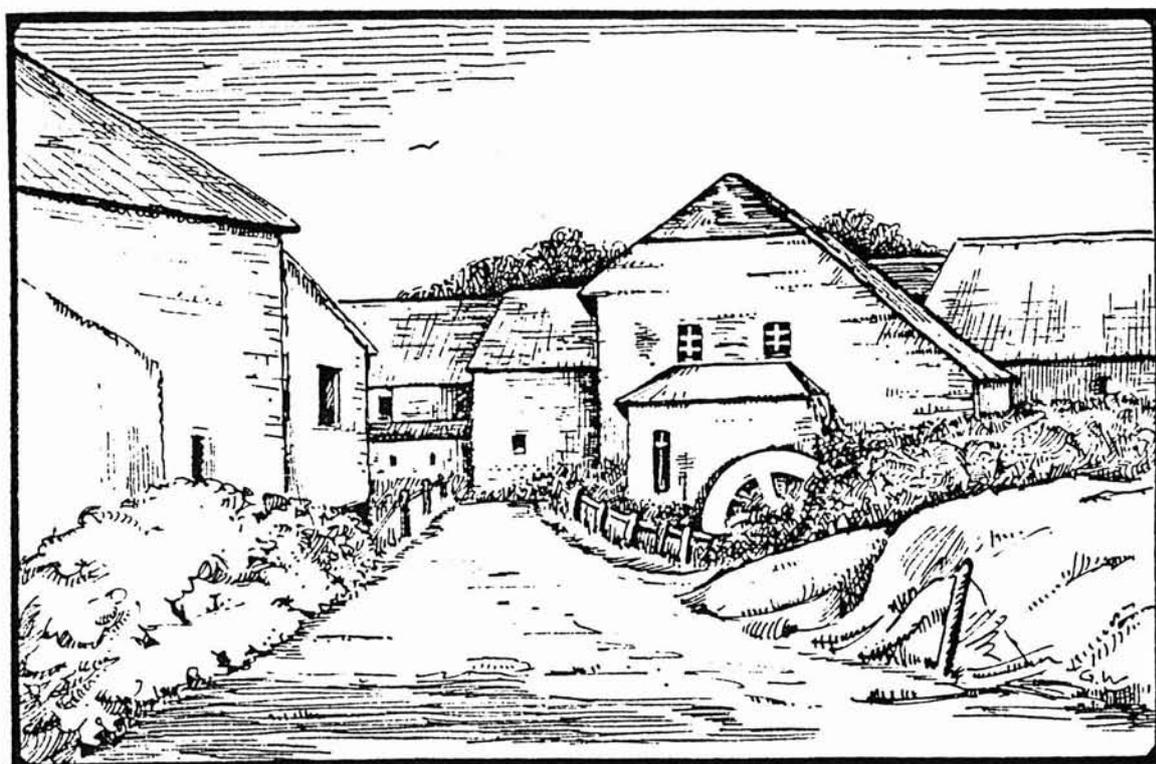
Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving

UCCLENSIA

Bulletin Bimestriel — Tweemaandelijks Tijdschrift

Mars — Maart 1985

Numéro 105

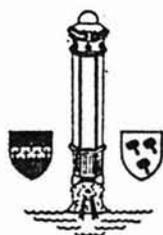


UCCLENSIA

Organe du Cercle d'histoire,
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
Rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
Tél. 376 77 43 - C.C.P. 000-0062207-30
mars 1985 - n° 105

Orgaan van de Geschied- en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
Robert Scottstraat 9
1180 Brussel
Tel. 376 77 43 - P.C.R. 000-0062207-30
maart 1985 - nr 105

S O M M A I R E - I N H O U D



Du Pont d'Oye au Vivier d'Oye	par Jacques Lorthiois	p. 2
Un homme de Hoegaarden éclairé par les arts	par Guys Dotremont et Hubert Van Nerum	p. 6
Het kasteel van Carloo uit "Carloo St-Job in 't verleden" door Dr Em. Vanderlinden		p. 7



Les pages de Roda-De bladzijden van Roda

Hoe de overblijfsels van de haras te Groenendaal ontdekt werden uit "Zoniën" door Michel Erkens	p.11
Témoins de la foi à Rhode-Saint-Genèse et Alsemberg par Michel Maziers	p.14

En couverture: le Tervenmolen par G. Winterbeeck d'après une aquarelle
d'Uytterschaut

Publié avec la collaboration de la commune d'Uccle, de la Province de Brabant
et de la Communauté Française.

DU PONT D'OYE AU VIVIER D'OYE.

=====

Deux-cent-quinze kilomètres séparent cette dépendance d'Habay-la-Neuve du hameau d'Uccle lequel est appelé Diesdelle, en flamand.

Une marquise fantasque qui séduisit rétrospectivement quelques gens de plume a rendu le premier célèbre dans notre monde des lettres (1). Le second, devenu un de ces carrefours hideux jalonnant l'ancienne "chaussée wallonne" dans sa traversée d'Uccle, n'est guère connu que des Bruxellois.

Opérer leur fusion tiendrait donc de la gageure et cependant c'est ce que d'aucuns n'ont pas hésité à faire. L'an dernier, on pouvait lire, en effet, dans un numéro de " Sotheby's preview " (2) l'annonce de la vente à Amsterdam d'un tableau de Lucas van Valckenborch intitulé " The Pond at Oye near Brussels " Brussels " ... Elargir à ce point la région bruxelloise prouve de la part de nos voisins britanniques une piètre connaissance de notre géographie et ... de nos problème communautaires !

Ne pouvant interroger Lucas van Valckenborch, force était bien de s'adresser ailleurs pour savoir quel site l'artiste avait voulu représenter.

A en juger par la reproduction figurant au catalogue de Sotheby, ce panneau de 40 x 62,5 cms est quasi identique à un autre du même auteur et de dimensions semblables (41 x 64 cms) appartenant en 1961 à un collectionneur hollandais (3).

Cette seconde version, répertoriée sous la dénomination de " Diner champêtre près d'un étang " lors d'une exposition à Gand, en 1961, avait déjà figuré dans la section artistique de l'exposition internationale de Bruxelles de 1935 sous l'étiquette de " Fête aux environs de Bruxelles (Vivier d'Oye) " (4).

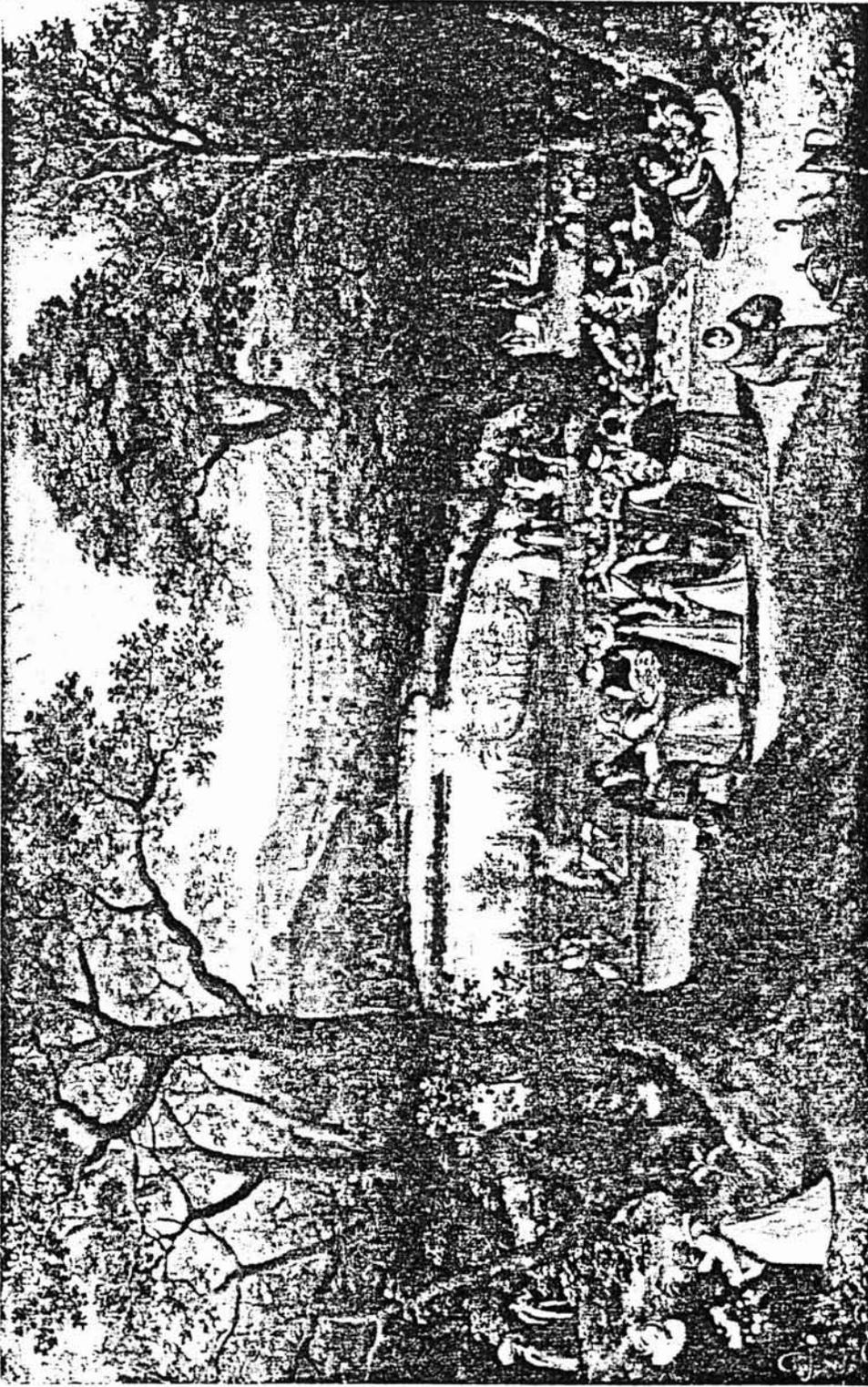
Il semble donc que l'appellation reprise par Sotheby soit une mauvaise transcription de celle portée par le second tableau à l'exposition de 1935. Est-ce à l'occasion de cette manifestation, qu'aux termes assez vagues " d'environs de Bruxelles " on avait jugé bon de préciser qu'il s'agissait du Vivier d'Oye ? Mystère. Il semble que cette localisation n'ait pas fait l'unanimité puisqu'en 1961, cette oeuvre à nouveau exhibée le fut sans la moindre référence géographique; l'accent étant mis à présent non plus sur le site mais sur la scène. On y voit, en effet, au bord d'un étang dans un décor boisé, une quarantaine de personnes répartie en divers groupes se livrant à trois sortes d'activités: manger, flâner et cueillir des fleurs tandis que deux ménestriers accourent se joindre à la compagnie.

L'étang, perpendiculaire à un large chemin occupant l'avant-plan, est traversé par une digue reliée à l'autre rive par une passerelle. A son extrémité, on entrevoit mal quelques constructions. Au delà, dans une large vallée ourlée de montagnes chères à nos paysagistes du XVIème siècle, un fleuve décrit un large méandre.

La seconde version - celle exposée à Bruxelles et à Gand - est monogrammée et datée de 1597, année où s'éteignit Valckenborch à Francfort-sur-le-Main, le 2 février.

+ + + + +

.. / ...



Diner champêtre près d'un étang.

Peinture de Lucas van Valckenborch,
Collection privée, Hilversum.

Né à Louvain avant 1535, Lucas van Valckenborch avait été reçu franc-maître à Malines en 1564. Réfugié à Liège puis à Aix-la-Chapelle au début des troubles, il revint ensuite en Brabant; à Anvers puis à Bruxelles où il entra, en 1577, au service de l'archiduc Mathias (5). Quand ce dernier, las de ses tribulations aux Pays-Bas, se retira en Autriche, Valckenborch l'y suivit en 1581. Après avoir résidé à Linz, il obtint droit de cité à Francfort où demeurait déjà son frère, Martin, paysagiste comme lui.

Valckenborch ne devait plus revoir les Pays-Bas qui resteront cependant omniprésents dans son oeuvre. Ses paysages sont tout à la fois brabançons et " d'ailleurs ". C'est le pays des bords de Senne transplanté dans la vallée mosane. Cela devait tourner au procédé sinon à la manie au point qu'il n'hésita pas à camper en Outremeuse le Coudenberg au complet, avec son palais, son parc et son panorama bruxellois ... (6).

Dans ces conditions, on comprend qu'il soit hasardeux de localiser un site reproduit par Valckenborch. Peut-on affirmer que le " Diner champêtre " ait eu pour cadre le Vivier d'Oye ? Le seul élément de comparaison dont on dispose est la toile bien connue de Van Alsloot (7) : " La fête au Vivier d'Oye en présence des Archiducs " exécutée au plus tard en 1621 et conservée aux Musées royaux de Bruxelles. La forme de l'étang est pareille mais, chez Van Alsloot il se trouve au fond d'un vallon tandis que chez Valckenborch ses abords sont plats ...

L'oeuvre de Van Alsloot a été longuement décrite par Sander Pierron (8) qui ne souffle mot de celle de Valckenborch. Qu'elle lui fût inconnue paraît improbable. Sans doute la jugea-t-il étrangère à la région sonienne et il n'est pas interdit de croire qu'il ait suggéré d'en modifier la dénomination.

Faisons donc comme lui et renvoyons Pont d'Oye et Vivier d'Oye dos-à-dos quitte à renoncer, pour cette fois, à enrichir du nom de Valckenborch le répertoire iconographique uclois.

Jacques Lorthiois.

NOTES & REFERENCES.

=====

- 1)- Louise de Lambertye, épouse de Christophe du Bost-Moulin, marquis du Pont d'Oye, opulent maître de forges dans la forêt d'Anlier. Eugène van Bommel, Pierre Nothomb, Carlo Bronne, notamment, ont évoqué son existence romanesque.
- 2)- Sotheby's Preview, febr. march 1983, forthcoming sales IV.
- 3)- Le paysage aux Pays-Bas de Bruegel à Rubens, Gand 1961. Musée des Beaux-arts. Cat. expo. n° 64. D'autres oeuvres de Valckenborch figuraient à cette exposition (n° 63 & 65) ainsi qu'une de son frère, Martin (n° 66).

.../...

- 4)- Cinq siècles d'Art, Bxl. 1935. Cat. expo. p. 76 n° 160. Il appartenait alors à M. Féral (Paris) et provenait de la collection de la Broise (Angers).
- 5)- Attiré par le duc d'Arschot, l'archiduc Mathias (1557 + 1619), frère de l'empereur Rodolphe II, était venu aux Pays-bas dans l'espoir, vite déçu, d'y jouer un rôle politique important. De retour en Allemagne, succédant à son frère, il accéda au trône impérial en 1612.
- 6)- Sur ce tableau conservé à Vienne, cfr Duchesne-Guillemin, J. Bruxelles en Outremeuse, in Cahiers bruxellois n° 12 (1958), pp. 282-286.
- 7)- souvent reproduite, notamment dans Le paysage brabançon au XVIIème siècle, Bxl. 1976. Cat. expo. p. 17 n° 1. Ce tableau, offert au Musée en 1899 par la soeur du ministre Auguste Beernaert, avait figuré à l'inventaire du château de Tervueren en 1667.
- 8)- Sander Pierron, Histoire illustrée de la forêt de Soignes, I.III pp. 392-394 & 540. Reproductions et détails, pp. 373 & 539, fig. 727 & 844. L'auteur mentionne l'existence d'une réduction de cette toile au Musée d'Anvers.

+ + + + +



Lucas van Valckenborch, *The Pond at Oye near Brussels*, on panel, 40 by 62.5 cm. (Amsterdam, *Old Master Paintings*, 14th March).

UN HOMME DE HOEGAARDEN, ECLAIRE PAR LES ARTS.

Sous le titre " feuillet pour les membres francophones ", la revue *Alpaidis* a publié en annexe à son n° 77 l'article ci-après qui intéressera certainement aussi les Ucclois. Rappelons qu'*Alpaidis* est le bulletin des " *Vrienden van 't Nieuwhuys-Museum* " à Hougaerde , musée que nous avons d'ailleurs eu l'occasion de visiter il y a quelques années.

x x x x x

Collectionneur, averti des questions artistiques, Philippe Dotremont est originaire de Hoegaarden. Nommé Secrétaire Général des " *Sucreries du Grand Pont* ", il vient habiter Bruxelles en 1928 et y découvre, à travers les revues d'architecture de l'époque, les premières réalisations de De Koninck. Convaincu par celles-ci, il s'adresse à lui pour concevoir les plans de l'habitation personnelle qu'il envisage de construire.

En 1929, un terrain est choisi avenue de l'Echevinage à Uccle et les premières études commencent. La maison comprend trois niveaux dont les premiers sont traités en duplex et le dernier donne accès à une toiture-terrasse partiellement couverte.

De Koninck imagine des parois intérieures en briques de verre - quoi de mieux, après tout, pour un amateur d'art éclairé -, une bibliothèque en surplomb sur le living, des rambardes métalliques à la manière de celles qui courent le long des ponts de paquebots. Le chantier de la maison Dotremont sera achevé en 1931, mais pour prévenir un refus des autorités communales devant un projet jugé trop radical et dépouillé, l'architecte sera obligé de leur présenter une version inspirée par le style viennois alors en vogue, avec châssis et vitraux décoratifs. Aujourd'hui, la Commission Royale des Monuments et des Sites de Belgique a reconnu le caractère exceptionnel de cette construction dont les façades furent édifiées en minces voiles de béton. Ce système constructif exigeait une surveillance particulièrement vigilante de la mise en oeuvre car si le ferrailage (calculé et dessiné par De Koninck) était placé trop près de la surface extérieure du mur - ou s'en rapprochait pendant la coulée -, les infiltrations d'eau et la corrosion faisaient inexorablement éclater la façade. C'est parce que Le Corbusier ne possédait pas cette maîtrise de la technique que beaucoup de ses maisons ne résistèrent pas à l'épreuve du temps, à l'exemple de la villa Savoie près de Paris, aujourd'hui monument classé, mais déjà entièrement reconstruit deux fois !

Quelques années plus tard, en 1935, Philippe Dotremont désireux de construire un petit immeuble à appartements à Uccle consulte à nouveau De Koninck. L'architecte lui propose un projet particulièrement économique qui permet, outre la réalisation de l'immeuble à front de rue, l'édification de plusieurs blocs de logement implantés le long du chemin qui traverse le terrain dans toute sa profondeur. Ce sont ces bâtiments qui jouxtent toujours aujourd'hui l'accès au square Cogen par la rue du Doyenné. Au-delà de ces réalisations, Philippe Dotremont s'intéresse aussi aux problèmes de normalisation du bâtiment, De Koninck met au point, à sa demande , un système que l'architecte Markelbach utilisera pour la construction d'un millier de logements dans le nouveau quartier de l'Amstel Station à Amsterdam.

Philippe Dotremont délaissa ensuite ses expériences dans le monde du bâtiment pour se consacrer exclusivement à son importante collection de tableaux de maîtres modernes.

Il acquit dans ce domaine une renommée qui lui valut l'honneur des cimaises au Musée Gugenheim de New-York.

Qui était Philippe Dotremont ?

Philippe Joseph Ghislain Dotremont naquit à Hougaerde le 5.2.1898, fils de Victor et de Elise Van Ongelegen. Il décéda à Ixelles le 1.5.1966. Philippe épousa à Hougaerde le 9.6.1923 Marie Adolphine Vandermolen, née à Hougaerden le 3.4.1897 et décédée à Bruxelles le 13.3.1970, dont il eut :

1. Anita Maria, née à Hougaerde le 28.7.1925, qui épousa à Paris le 26.5.1973 Eric Corruble de Rouen.
2. Geneviève, née à Uccle le 24.3.1929. A épousé dans cette localité le 14.4.1955 René Marty de Paris, docteur en médecine et gynécologue.

Philippe Dotremont et son épouse habitèrent la maison qu'ils s'étaient fait construire en 1931-1932 à Uccle, av. de l'Echevinage 3. Cette demeure a été classée par A.R. du 19.4.1977.

Philippe eut une vie extrêmement active. Homme d'affaires réputé, il était notamment, administrateur-délégué de la Raffinerie et des Sucrieries du Grand-Pont de Hougaerde. Dans le monde des arts plastiques, Philippe Dotremont était une figure connue et appréciée. Membre de la Commission de peinture moderne des Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, vice-président de la Société des expositions du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, administrateur de la " Jeune Peinture Belge ", administrateur de " Jeunesse et Arts Plastiques ", Philippe était un collectionneur très averti. C'est en 1938 qu'il fit sa première acquisition, une oeuvre de Jakob Smits, bientôt suivie d'oeuvres de Constant Permeke et d'Edgard Tytgat. Peu après il achetait son premier Picasso. Sa maison d'Uccle abritait une collection universelle de très grande valeur (Ensor, Braque, Picasso, Matisse, Léger, Poliakoff, Klee, Hartnung, Miro, Calder, etc..).

Des musées belges et étrangers demandèrent à Philippe Dotremont de leur prêter des toiles pour des expositions temporaires (à Amsterdam, Eindhoven, Dusseldorf et Bâle). Après son décès la collection n'a pas été mise en vente, elle est précieusement conservée par les héritières du collectionneur.

(voir Généalogie des Dotremont - 1978)
par Guys Dotremont et Hubert Van Nerum.

+

+

+

HET KASTEEL VAN CARLOO.

Uit het werk van Dr Emiel Vanderlinden genoemd " Carloo-St.Job in 't verleden " (in 1922 gedrukt) trekken wij volgende tekst die het 4de hoofdstuk van het boek vormt.

+

+

+

.../...

Eene heerlijke woning bestond te Carloo, reeds in de eerste helft der XV^e eeuw, ten tijde van Jan van Cariloe, doch het is slechts toevallig dat er toen gewag van werd gemaakt, in de beschrijving van een moeras met elzenhout beplant " gelegen in de prochie van Uccle te Cariloe achter desselfs Jans hoff van Cariloe tusschen 't velt geheeten den Ham in d'een zijde, en 't velt geheeten Denys velt in dander comen metter een eynde aen Zoniën (3). Later, in 1474, onder Peeter Van den Heetvelde wordt er gesproken van " 't huys of't hoff van Cariloe ". Waarschijnlijk bestond er toen nog geen oprecht kasteel, - dit zou opgegeven geweest zijn - maar eerder eene soort van versterkte pachthoeve in 't water gebouwd. Er valt niet aan te twifelen, dat dit " hof " stond op de plaats waar de volgende kasteelen gebouwd werden, dus op het huidige St. Jobsplein . Inderdaad, in het " denombrement " van 1474, is reeds spraak van het stuk land den Ham, nevens de woning gelegen. Men kan niet zeggen, wat dit eerste gebouw in de volgende tijden is geworden. Werd het geheel of gedeeltelijk afgebroken ? Het is echter zeker, dat rond het jaar 1520, Dierick Van den Heetvelde den bouw van een ander hof of kasteel voltrokken had. Men vindt inderdaad te boek, dat den 13 September 1521, deze heer de toelating verkreeg uit Zoniënbosch " ses esschen en vier bueken te trekken om pijlen daer af te maeken tot sijne huize ende hove te Cariloe " (4) en den 14 April 1524 nog twee bueken " tot reparatie van zignere begonselfen metselrijen te Cariloe ". (5).

De pijlen waarvan er kwestie is, dienden ongetwijfeld voor het paalwerk (pilotis) waarop het gebouw werd gevestigd, ter oorzaak van den moerassigen grond.

Eenige jaren later (9 November 1540), deed dezelve Dierick overdragt in den " Souvereynen Leenhove van Brabant " van " 't hof van Kaerloo metten woenhuyzen, schueren, stallen ende alle andere edificien daer op staende, die aldaer geleghen sijn in de prochie van Uccle met een der grecht ende wateren bijcans omsloten " (6). Deze opgaaft is nauwkeurig; men heeft te doen met een kasteelpachthof, wel voorzien tegen de inbrekers.

Het is het, door Dierick Van den Heetvelde gebouwde slot, dat rond het einde der XVI^e eeuw door Hans Colaert (1545-1622) werd geteekend, en van wiens teekening hier een nadruk is gegeven (Pl. 1), volgens eene prent bewaard in de Koninklijke Bibliotheek. Men ziet er op, eene met torens voorziene ruwe woning. Bij deze heerenwoning staan schuren, stallen, enz. Men vermoedt dat dit alles in 't water staat. De met trappen bezette gevels, zijn kenmerken van den vlaamschen bouwstijl der XV^e en XVI^e eeuwen. De kleedingen der afgebeelde personen zijn ook dit tijdvak eigen.

Hoe moet men zich de ligging van 't kasteel volgens deze plaat voorstellen ? Ik geloof dat men het gebouw met den voorgevel ziet, die gericht is naar de " gemeynte " of plein voor den ingang der Kerkestraat en de huidige kassei van St.-Job. Het klein gebouw, waarschijnlijk de eerste kapel met achtergebouw, staat volgens mijn denken, ongeveer op de plaats waar later de andere kapel en de eerste parochiekerk gebouwd werden. Dus, wanneer men de prent beziet, heeft men links: de

streek met de kassei van St.-Job, de Kerkstraat, de Heuvelstraat; achter het kasteel rechts, loopt de baan naar de Diesdelle (oude weg) waar nevens men de vlakke ziet met het Denysveld, enz. De groote boom, nevens man en vrouw met den hond, staat waarschijnlijk op den linker hoek der huidige kassei van St.-Job. De alleen gaande man met eenen stok op den schouder, komt van den Berg langs de plaats die men later Coeckelenberg heette. De huizen, rechts op de plaat, staan waar nog over eenige jaren verschillende oude woningen waren. Het gebouw met toren dat men rechts in de verte bespeurt, schijnt eene gril des teekenaars geweest te zijn, het klooster van Boetendaal beduidende. Men bemerkte wel, dat in den omtrek van het kasteel de andere woningen, arme met strooi bedekte hutten, dun gezaaid zijn. De tekening, waar veel levendigheid in zit, schijnt bij zomertijd op eenen Zondag achternoen gemaakt geweest te zijn. Men ziet mannen met den bol spelen op het plein voor het kasteel, anderen zijn op wandel geweest, kinderen dansen in ronde onder den grooten boom op het plein.

Dit kasteel brandde af ten jare 1665. Die gebeurtenis, waarop tot hiertoe de aandacht nog niet gevestigd is geweest, is bewezen door een afzonderlijk archiefstuk dat ik vond in het Register nr 9544 der Scabinale Griffiën van Brussel, en zijnde een afschrift van het besluit van koning Karel II van Spanje, gedagteekend van 14 Augustus 1671, waardoor de weduwe van Gillis Vander Noot, Anna van Leefdael, " douairière " van Carloo, de toelating wordt vergund al hare cijnsplichtige bijeen te roepen, om bij eede kennis te geven van de lasten die zij jaarlijks te betalen hadden (7). Deze maatregel was noodig geworden omdat, luidens het bovengemeld stuk, er verwarring ontstaan was in de bepaling der goederen en eigenaars door " successie ende veranderinghen van tijde alsoock bij coope, transport, gifte ende andersints ". Verder leest men in het aangehaalde stuk : " dat het casteel der vrouw " remonstrante " (8) door ongeluk in den jare 1665 was affgebrandt geweest waer inne d'originele registers ende boeken meestendeel waeren berustende ".

Deze brand moet dus voor Carloo's geschiedenis rampzalig geweest zijn, mits de meeste oorkonden vernietigd werden.

(wordt vervolgd)

E. Vanderlinden.

(3) Scab. griffie van Brussel, Reg. 9539, fol. 27 vo.

(4) Rekenkamer. Rekeningen. Nr 291, fol. 113 A.B.

(5) Rekenkamer. Rekeningen. Nr 291, fol. 118 A.B.

(6) Bekentenissen en Optellingen nr 4134. - Verkrijgingen 1911 nr 695 A.B.

(7) Om deze verklaringen te ontvangen werden, door den rentmeester der barones zitdagen gehouden in eene herberg. Zoo ziet men dat de cijnsplichtigen, die de vrouw van Carloo te Stalle had, als eigenares van den cijnsboek van Duyst, door de schepenen van aldaar gedaagd werden zich den 23 October 1673, ten 11 ure; te begeven in de herberg der Diesdelle " het Lammeke recht over den vijver ". (Scab. griffie Brussel, nr 9021 los stuk, A.B.)

(8) Vraagster.



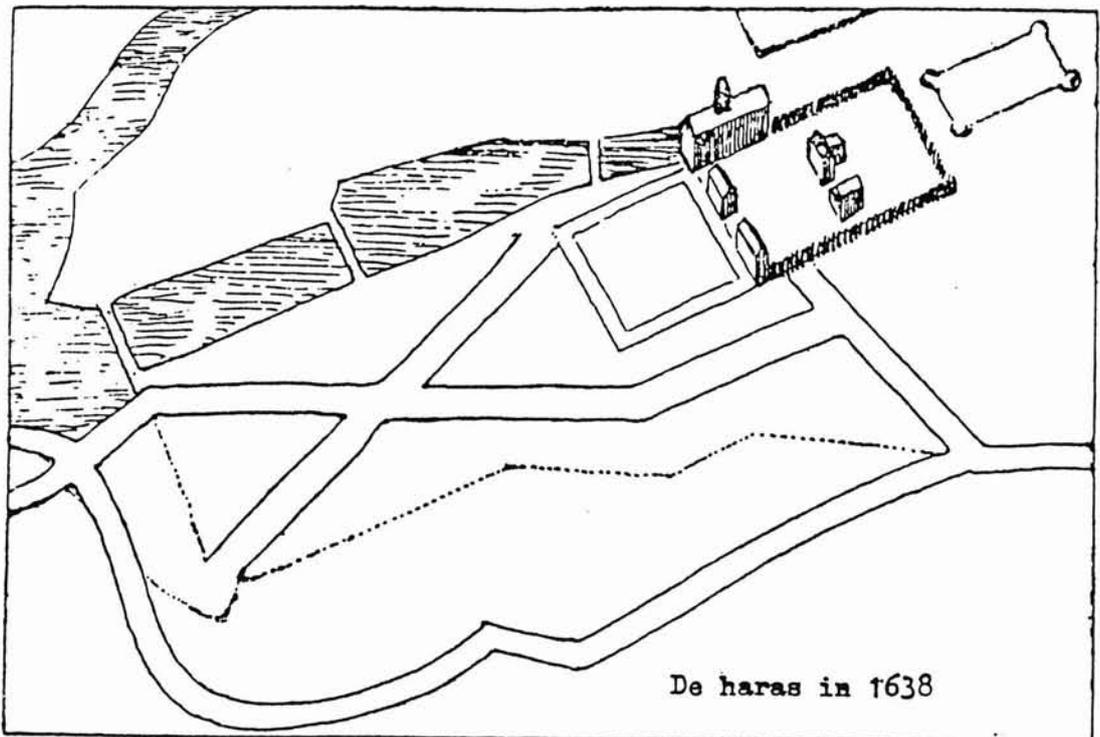
Vue de Saint-Job, à Carloo, sous Uccle, au XVI^e siècle.
Dessin par Hans Bol; gravure par Hans Collaert. Avb.

Onze boswachters hebben oor en oog voor alles wat er reilt en zeilt in het woud, ook voor alles wat hen niet natuurlijk toeschijnt. Zo wees de heer Guns, Mr Versluys en mezelf erop dat er aan de Antonn van Bourgondiëdreef een hoek bestond van wat eens een omwalling moest geweest zijn. Zo herontdekten we op onze beurt de omwalling van de haras of paardenfokkerij.

Daarbij lieten we het niet, en we gingen verder na hoe groot deze kunstmatige aardeophoping wel was. De omwalling vertrok aan de middenste teen van de Zwanepootvijver en eindigde aan de rechterteen (langs de kant van de baan Groenendaal-Ukkel). Is het over het grootste deel duidelijk dat de arrde vanuit de gracht langsheen de buitenzijde naar boven gesmeten werd, dan is dezelfde omwalling wel sterk afgevlakt in het deel dat naar de rechterteen toeloopt. Dit laatste deel staat trouwens ook niet aangeduid op de stafkaarten van het Zoniën-woud. Een tweede berm, net naast de eerste gelegen, merkt men nog aan de middenste teen, net na de goederen van de priorij van Groenendaal. De laatste grenspaal of "borne" van hun eigendommen aldaar werd trouwens ook geïdentificeerd.

Mr. Versluys onderkende in de gebogen vorm die de berm op een bepaalde plaats aannam een poort. Een test maakte ons duidelijk dat de ondergrond op die plaats wel biezonder hard was. Met de kaart van Van Werden in handen was het klaar dat de haras binnen deze omwalling lag en meer bepaald achter de middenste teen (zie afdruk). Een eerste zoektocht aldaar leverde, buiten enkele aan de oppervlakte liggende stenen, niets op.

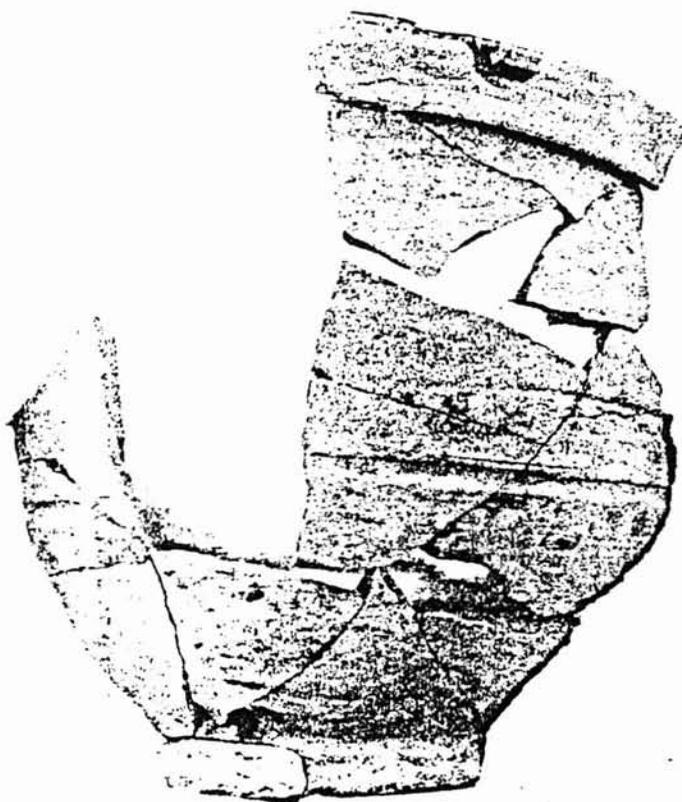
Een dokument dat ik de volgende morgen te Brussel in het Algemeen Rijksarchief opdreepte, leerde me dat op de plaats waar ik gezocht had, zich de drinkplaats der dieren bevond. Het was dus normaal dat er daar niet veel te vinden bleef.



De haras in 1638

De volgende dag ging ik in de namiddag op dezelfde plaats, maar wat hogerop kijken. Tot mijn verbazing ontdekte ik een zijde van een tweede, weliswaar kleinere omwalling. Zowel de ophoping der aarde als de lengte waren minder opvallend, maar toch duidelijk genoeg voor de aandachtige wandelaar. Aan de ene hoek was deze zijde begrensd door een soort "tumulus" waar de heer Guns ons in de lente attent op gemaakt had. Aan de andere hoek maakte de berm een cirkelvormige uitsprong om dan haaks op de voorgaande zijde verder te lopen. Deze tweede zijde eindigde echter plots in het bos en een volgende viel er niet te bespeuren. Door op de plek (een weinig opgehoogd) van waaruit ik naar de volgende zijde aan het zoeken was, even een schroevendraaier in de grond te duwen, merkte ik dat ik op een steen stootte en niet zomaar één steen; er waren er duidelijk meer! Ik liet de plaats zoals ze was en liep wat verder. Hoewel het reeds begon te schemeren, zag ik op een andere plaats nog stenen uit de bodem steken.

's Zaterdags gingen we dan met z'm vieren op de vindplaatsen de aarde wat wegnemen. Op één der plaatsen lag boven de eigenlijke muur nog wat losliggend puin, het bleken niet alleen wat steenbrokken te zijn, maar ook schilfers van blauwe en groene dakleien. Twee uur aarde wegscheppen leverde reeds zo'n belangrijk resultaat, dat tegen zondagnamiddag de wandelaars een samengesteld deel van een pot te zien kregen. Sommige delen van het ceramiek waren met een laagje glazuur beschilderd.



VELE SCHERVEN VAN DEZE POT PASSEN REEDS IN ELKAAR. DE VORM IS REEDS DUIDELIJK MERKBAAR! (Foto Bolsius)

gekend onder de naam van "Haras van Antoon van Bourgondië" i.p.v. deze van "Albrecht en Isabella". Onze heemkundige kring (d.w.z. "Het Glazen Dorp", de geschiedkundige kring van Hoeilaart) heeft de bedoeling, met de toestemming

Een tweede opruiming leverde opnieuw een hele rits potscherven op alsook een mooie groene lei, twee nagels, een deel van een blauwe tegel, en twee deeltjes van wat eens een bord moet geweest zijn. We koesteren de hoop dat nog andere scherven zullen aan het licht komen zodat een groot deel van één, twee of misschien nog meer potten zullen kunnen samengebracht worden.

Op dat ogenblik zal men de stukgeslagen scherven zien verschijnen in een gebruiksvoorwerp van onze voorouders. Vervolgens zal al het materiaal ook op een zo nauwkeurig mogelijke wijze moeten gedateerd worden. Dr. M.E. Mariën, aan wie we onze eerste vondsten lieten zien, gaf ons te verstaan dat dit ceramiek van voor 1500 zou kunnen zijn. Daarover zal later uitsluitsel gegeven worden.

Zo zou het niet onmogelijk zijn dat deze voorwerpen teruggaan toot de eerstgebouwde haras,

van het bestuur van Waters en Bossen, deze site verder te onderzoeken. In de eerste plaats zal al het steengruis dat er ligt aan de beurt moeten komen, vooraleer over te gaan tot een onderzoek van de muurvesten en mogelijke substructuren. Dit alles zal, wanneer de weersomstandigheden dit toelaten, met de nodige voorzichtigheid en met een dosis geduld moeten gebeuren, opdat we niet vernielen wat de natuur bewaard heeft.

De geschiedenis van het gebouw moet dan aan het licht komen, en meer bepaald moet er een antwoord gezocht worden op de vraag of Albrecht en Isabella de haras heropgebouwd hebben of enkel heringericht en verfraaid. Deze vondst betekent ook een aansporing om eveneens langs de teksten om de geschiedenis van dit gebouw, — het tweede belangrijkste van Groenendaal, — te achterhalen en zodoende de schaarse inlichtingen die Sanderus ons geeft, aan te vullen.

Ik meen dat onze heemkundige kring met deze vondst een primeur heeft. Oudere auteurs geven wel op een algemene manier de plek aan waar de haras eens stond. Naar alle waarschijnlijkheid kenden ze echter alleen de omwalling, want niemand duidt op een preciese wijze de site aan waar het gebouw stond, geen een maakt ook melding van ruines op die plaats, integendeel, sommigen schrijven dat ze er tevergeefs naar gezocht hebben. Moesten onze voorgangers archeologen deze site in het begin van de eeuw gevonden en onderzocht hebben, dan was nu onze oogst heel wat magerder geweest. Wat nog merkwaardiger is : de gebroeders Vincent die in het eerste kwart van deze eeuw het bos afgelopen hebben op zoek naar kunstmatig aangelegde ravijnen (ravinements) en omwallingen (remparts) maken van deze twee zeer duidelijke bermcomplexen geen gewag.

Michel ERKENS

(uit Zoniën, driemaandelijks tijdschrift van de geschiedkundige kringen van Hoeilaart en Overijse).

TEMOINS DE LA FOI A RHODE-SAINTE-GENESE ET ALSEMBERG

Les églises

L'origine de la plupart des localités se perd dans un passé incertain, et Rhode et Alseberg n'échappent pas à la règle. Sans doute les deux paroisses sont-elles nées de la grande vague de défrichements commencée au XI^e siècle, lorsque la fin des invasions normandes et hongroises permit un accroissement de population tel qu'il finit par obliger à trouver des terres nouvelles. Leur existence est en tout cas attestée dès la première moitié du XII^e siècle.

D'aucuns ont voulu voir la représentation de l'église d'Alseberg dans le premier sceau scabinal connu de Rhode et d'Alseberg (1297) : une tour carrée surmontée d'une croix et cantonnée de deux tours rondes plus élevées. C'est possible, mais rien ne le prouve avec certitude. La présence d'une statue de Notre-Dame et de fonts baptismaux romans accrédite cependant le témoignage du curé Van Laethem qui affirmait, au XVII^e siècle, que la construction d'une grande église aurait commencé en 1219. Les travaux devaient être terminés en 1242, moment où la statue miraculeuse de Notre-Dame fut offerte par la duchesse Sophie, épouse de Henri II de Brabant et fille de sainte Elisabeth de Hongrie. C'est probablement cette haute filiation et l'offrande de cette

statue qui ont donné naissance à la légende selon laquelle c'est sainte Elisabeth elle-même qui aurait fondé l'église d'Alseberg, qui lui auraient indiqué le terrain adéquat en déroulant un fil épousant les contours du futur bâtiment. Légende classique, qu'on retrouve ailleurs et qui resservit à deux reprises pour "expliquer" des aménagements postérieurs.

La majeure partie du bâtiment actuel date de la seconde moitié du XIV^e siècle, avec de nombreux remaniements ultérieurs, notamment la construction d'une tour qui subit des avanies au fil du temps, au point d'être méconnaissable à la fin du XIX^e siècle. Résultant de restaurations multiples dont la dernière vient à peine de s'achever, l'aspect actuel de l'église se réfère pour l'essentiel à celui qu'elle avait au XVII^e siècle.

Outre la statue miraculeuse déjà citée, on trouve à Alseberg de nombreuses reliques, notamment la ceinture de la Vierge, ainsi que ses cheveux : cause et conséquence à la fois de l'attrait de cette église comme lieu de pèlerinage, lequel explique les dimensions et la qualité architecturale du bâtiment, inattendues dans un village qui ne compta longtemps que quelques centaines d'habitants. L'affluence des pèlerins a doté Notre-Dame d'Alseberg d'un mobilier remarquable. Elle a aussi entouré l'église d'un réseau d'auberges très dense; la plupart sont aujourd'hui transformées en maisons particulières.

A Rhode, l'église ne peut évidemment rivaliser avec sa voisine. Ses origines sont encore plus obscures et, comme l'a rappelé notre précédent bulletin d'information, on ne parvient pas à s'expliquer le choix du patron des comédiens comme protecteur d'une communauté de paysans et de forestiers.

Les premières informations précises sur l'aspect du bâtiment datent de 1777 seulement, lorsque des agrandissements exigés par l'accroissement de population nécessitèrent l'établissement d'un plan terrier qui nous a heureusement été conservé. L'église y apparaît centrée sur une tour de plan carré, qu'une source ultérieure crédible dit être d'origine médiévale. Sa construction ne devait pas être antérieure au XV^e siècle. L'église rénovée fut officiellement consacrée le 30 septembre 1782 par le cardinal de Franckenberg, six jours après l'inauguration de la nouvelle église Saint-Pierre à Uccle par le même archevêque de Malines. Une inscription rappelle l'événement dans la chapelle baptismale de l'église actuelle et c'est là aussi l'origine de la seconde kermesse de Rhode, marquée à présent par la foire annuelle (la première a lieu à l'occasion de la fête patronale, le 25 août).

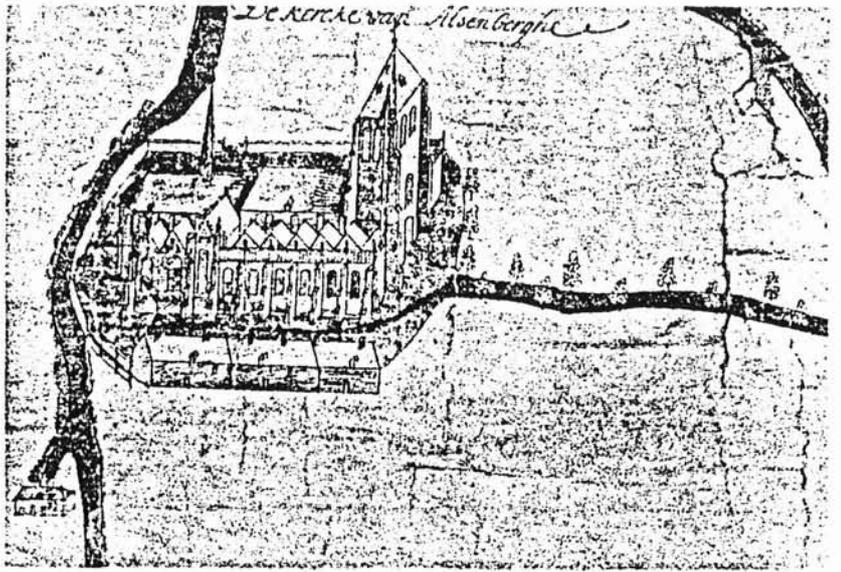
Sans avoir l'éclat de ceux consacrés à Notre-Dame d'Alseberg, les pèlerinages à Saint-Genèse attiraient du monde, des Wallons surtout, qui espéraient être guéris de leurs tumeurs et verrues grâce à la présence d'une relique (un morceau d'os...) dans l'église de Rhode.

La paroisse Saint-Genèse était initialement fort étendue. Linkebeek et Beersel s'en détachèrent au XII^e siècle. Créée en 1680, la chapellenie de Waterloo dépendit de Rhode jusqu'en 1795, ce qui suscita d'ailleurs des conflits parfois comiques avec le curé de Braine-l'Alleud.

Plus près de nous, l'augmentation considérable de population qui a marqué notre commune depuis plus de 200 ans aboutit à de nouveaux démembrements au XX^e siècle. L'église Sainte-Barbe fut édifiée en 1900 sur un terrain cédé par la famille Van Keerberghen pour accueillir les fidèles habitant De Hoek. Elle n'a guère de particularités, sinon qu'elle fut confiée de 1913 à

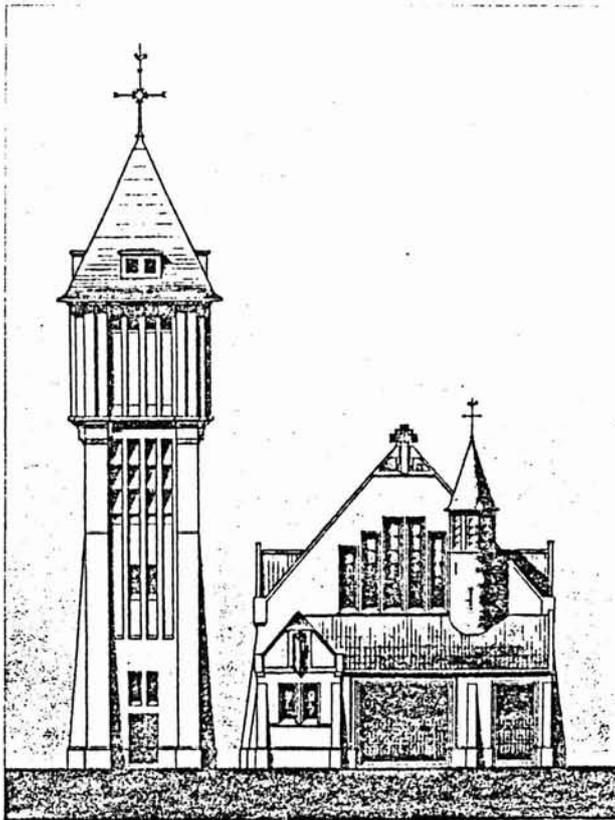


1



2

1. Sceau des échevins de Rhode et Alseberg (1297).
2. Eglise Notre-Dame d'Alseberg, d'après l'atlas terrier de l'hôpital Saint-Jean (1707).
3. Eglise à construire en l'honneur de Notre-Dame-du-Sourire.
4. Chapelle au tilleul en 1942 (dessin de Charles Carpentiers, 1982).



3

4



1950 à Adriaan Mies, un "curé de choc" auparavant vicaire à Uccle-Saint-Job. Les démêlés qu'il eut avec certains de ses paroissiens n'ont pas manqué de piquant!

La paroisse Notre-Dame-Cause-de-notre-Joie fut fondée en 1930 sous le nom de Notre-Dame-du-Sourire par Edgard Cornélis, lui aussi ancien vicaire de Saint-Job. Commencée le 10 décembre 1933, l'église fut consacrée le 26 septembre 1935 par le cardinal Van Roey. L'invocation à Notre-Dame-du-Sourire avait dû être abandonnée entretemps pour des raisons liturgiques.

Enfin, toujours pour les mêmes raisons, le quartier de Tenbroek, chevauchant la limite entre Rhode et Alseberg, obtint la création d'une chapellenie dédiée à sainte Elisabeth de Hongrie dépendant de l'église d'Alseberg. Commencé le 8 novembre 1951, le bâtiment fut consacré par monseigneur Desmedt le 1er juin 1952.

Les congrégations religieuses

Des services religieux sont organisés dans d'autres chapelles que Sainte-Elisabeth. Celle des Oblats fut construite en 1958-59 le long de la chaussée de Waterloo (en face de la ferme Blaret). Elle est au coeur de la maison provinciale wallonne de cet ordre, qui fut créé en 1816 à Aix-en-Provence pour développer l'apostolat ouvrier.

A la même époque fut ouverte, au chemin des Etangs, la chapelle des Filles du Sacré-Coeur de Marie, communément appelée Regina Mundi. Elle dépend également de la province wallonne de cet ordre, qui fut créé en 1790 à l'initiative d'un jésuite. Cette congrégation constitue d'ailleurs une sorte d'équivalent féminin de la Compagnie de Jésus, puisqu'elle suit la règle d'Ignace de Loyola.

A la même époque toujours fut établie avenue Brassine une maison avec chapelle et cloître de la congrégation des Soeurs de la Retraite, fondée à Vannes en 1674. Le choix du style néo-roman par les architectes Antoine et Michel Courtens a été particulièrement heureux. Dans l'enceinte se trouve une grotte dédiée à Notre-Dame-de-Lourdes, substituée en 1932 à une potale qui avait été érigée en 1909 pour abriter une statue de la Vierge abandonnée dans un terrain vague. Cette chapelle connut un grand succès pendant la première guerre mondiale; les nombreux ex-votos qui y avaient été accrochés en remerciement de procès gagnés finirent par lui valoir l'appellation de Notre-Dame-de-la-Justice !

Un siècle plus tôt, en 1847, Sabine Van Keerberghen fonda une congrégation, un monastère et une école primaire et technique (pour les candidates dentellières !) sur un terrain acheté par son père, fermier à lansrode. Leur essor fut tel que des succursales furent créées en divers endroits. Actuellement, l'école de Rhode draine encore de nombreux élèves,

De toutes les congrégations installées sur le territoire de Rhode, la plus célèbre fut cependant celle des chanoines augustins de Sept-Fontaines. Installée dès 1380 dans un coin perdu de l'excroissance de la forêt de Soignes qui atteignait alors le bois de Hal, la petite communauté emmenée par le chapelain d'Anderlecht Gilles Breedijck obtint, le 4 novembre 1388, de la duchesse Jeanne de Brabant la cession du terrain nécessaire à la construction des bâtiments monastiques. Elle adhéra en 1417 au chapitre de Windesheim, qui était alors à l'avant-garde de la rénovation du sentiment religieux.

Les chanoines consacraient l'essentiel de leur temps à la prière, à l'étude, à la copie de manuscrits, à l'enluminure. Joseph II décida donc la suppression du prieuré en avril 1784 dans le cadre de sa politique religieuse, soucieuse avant tout de rentabilité et d'efficacité pratiques. Tous les bâtiments furent vendus et démolis pour en récupérer les matériaux. C'est à l'aide d'une partie de ceux-ci que fut bâti au début du XIXe siècle le château actuel, qui n'est donc nullement l'ancien quartier des hôtes du couvent, comme on le croit souvent.

Outre une partie du mobilier, qui se trouve aujourd'hui à l'église Saint-Genèse, il en reste la ferme priorale, dont les bâtiments (1775) ont été sauvés grâce à leur fonction économique. A Rhode, d'autres fermes ayant appartenu à des communautés monastiques ont d'ailleurs été préservées pour la même raison : celles de Lansrode et de Creftenbroek (abbaye de la Cambre) et de Tenbroek, aujourd'hui disparue (prieuré de Rouge-Cloître) : témoins de la puissance économique de l'Eglise sous l'Ancien Régime.

Les chapelles et les croix

Outre les grandes chapelles annexées aux églises ou dépendant de communautés religieuses, on trouve encore beaucoup de petits sanctuaires bordant la voirie. A Alseberg, la plupart sont consacrées à la Vierge. A Rhode, les dédicataires sont plus variés.

De même que quelques croix incitent le passant à prier pour l'âme de ceux dont elles évoquent le décès, il arrive que des chapelles aient une fonction essentiellement commémorative, mais la plupart ont une origine votive : dans l'espoir d'obtenir l'intercession d'un saint, des fidèles consacraient un bout de terrain et une part de leurs économies à la construction de ces petits édifices qui maintiennent un cachet rural dans nos communes de plus en plus urbanisées. Lorsque l'expansion de l'habitat provoque leur démolition, il est fréquent que le propriétaire du nouvel immeuble ménage dans la façade de celui-ci une niche dans laquelle est placée la statuette provenant de la chapelle disparue.

La plupart de ces chapelles, à Alseberg surtout, furent construites le long de l'itinéraire des processions, où elles servaient de reposoirs. Ces cortèges parcourant la paroisse y provoquaient un grand émoi, chacun rivalisant avec ses voisins dans la décoration de sa maison et de la chapelle la plus proche. Gare à ceux qui n'auraient pas participé à cet enthousiasme collectif ! La pression morale du quartier se faisait lourdement sentir.

Autres témoins de la foi

Les processions ont disparu dans les années '60, les pèlerinages massifs aussi, en même temps que bien des croyances populaires dont curés et moines avaient tenté d'empêcher la dérive vers un paganisme camouflé sous un vernis chrétien. Mais d'autres témoins plus modestes des convictions de nos prédécesseurs ont mieux résisté au temps : images et objets pieux, et plus près de nous, journaux paroissiaux et photos.

Sous la pression de l'évolution historique générale, le sentiment religieux s'est transformé. A Rhode et à Alseberg comme ailleurs. Replacés dans leur contexte social et économique, tous ces documents éclairent un pan important de notre passé et nous aident à mieux mesurer le gouffre qui nous sépare d'un mode de vie suranné, mais qui a marqué des dizaines de générations.

Michel MAZIERS